

LE SECRET DE LA PAIX.

Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne : que votre cœur ne soit point agité ni craintif.

(JEAN, XIV, 27.)

Les paroles que vous venez d'entendre sont les adieux que le sauveur, prêt à mourir, laissait à ses disciples bien-aimés. Il était d'usage en Orient, — et cet usage existe encore — lorsque des amis se séparaient pour un temps plus ou moins long, qu'ils se souhaitassent mutuellement la paix, c'est-à-dire la prospérité. Fidèle à cet usage sacré, le sauveur, au moment où il va quitter ses amis, leur laisse pour adieu sa bénédiction. Mais cette bénédiction n'est pas comme celle qu'un ami ordinaire laisse à ses amis : Jésus ne donne pas sa paix « comme le monde la donne; » sa bouche n'exprime pas un souhait stérile

et sans efficace : la paix qu'il souhaite à ses disciples , il est puissant pour l'accomplir dans leur cœur et dans leur vie ; car il est lui-même la source de la paix. « Je vous laisse la paix , je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne : que votre cœur ne soit point agité ni craintif. »

Tel est donc l'héritage que Jésus promet à ses disciples , et dans leur personne à tous les fidèles : la paix. Ce mot peint admirablement le caractère du bonheur dont jouit le vrai chrétien. La paix : c'est-à-dire un bonheur tranquille, solide , assuré , à l'épreuve de toutes les agitations , et que rien ne pourra jamais troubler d'une manière durable. Celui qui possède ce bonheur-là n'a plus rien à craindre , ni rien à désirer ; rien de ce qui est véritablement bon ne saurait jamais lui manquer.

Cette paix du fidèle est inébranlable , parce qu'elle repose sur la réconciliation avec Dieu par la croix de Jésus-Christ. « C'est lui , » nous dit l'apôtre , « qui est notre paix et qui a renversé le mur de séparation , ayant fait la paix par le sang de sa croix ; par elle il a détruit l'inimitié entre nous et Dieu , et il est venu évangéliser la paix à ceux qui étaient loin , comme à ceux qui étaient près. » D'abord la paix avec Dieu , la réconciliation de l'homme pécheur avec la justice éternelle ; et ensuite , comme conséquence infaillible de cette première paix , la paix intérieure , le bonheur de l'âme qui sait que Dieu est son père , et qu'il n'y

a plus pour elle de condamnation. Comment ne serait-elle pas solide, comment ne serait-elle pas inébranlable, cette paix qui repose sur l'amour éternel du Père et sur le sacrifice ineffable du Fils ! Si quelque puissance au monde peut faire que Christ ne soit pas mort sur la croix, alors elle pourra renverser la paix du fidèle qui met en Christ son espérance.

Mais mon but n'est pas aujourd'hui, mes frères, d'insister auprès de vous, comme je l'ai déjà fait dans d'autres occasions, sur l'excellence et la profondeur de cette paix qui est en Christ. Je voudrais envisager mon sujet uniquement par son côté pratique ; je voudrais rechercher avec vous quels sont les moyens de conserver et d'augmenter encore dans vos cœurs cette paix dont la source est dans la croix de Jésus-Christ. Ceux-là même qui ont cru de cœur à l'évangile et qui ont commencé à goûter la paix de Jésus, savent combien facilement elle est troublée dans nos cœurs par les misères de la vie présente. Quand nous remontons à la source de notre espérance, nous sentons bien qu'il y a au fond de notre âme, par-dessous toutes les agitations de la surface, un calme profond, une espérance « qui ne confond point, » une paix solide et éternelle ; nous sentons bien que, quoi qu'il arrive, rien au monde ne peut nous séparer de cet amour éternel que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ ; mais dans la pratique de la vie, dans le combat de

chaque jour, il arrive trop souvent que notre paix est momentanément troublée; notre espérance, sans se perdre entièrement, s'affaiblit et s'obscurcit; le soleil de notre âme se voile de nuages. Qu'y a-t-il à faire pour porter remède à ce mal que nous connaissons tous par expérience? quels sont les meilleurs moyens à employer pour conserver plus habituellement cette paix si précieuse; pour empêcher qu'elle ne soit troublée à chaque instant par les agitations, par les inquiétudes, par les épreuves et les souffrances de la vie présente?

En méditant sur ce sujet important, j'ai reconnu que la condition de la vraie paix se résume dans un seul point : mettre notre volonté en harmonie avec la volonté de Dieu; vouloir en toute occasion, sincèrement et complètement, ce que Dieu veut : rien de plus, rien de moins. Quand nous ne goûtons point la paix, en d'autres termes quand nous ne sommes pas intérieurement heureux, cela provient toujours d'un désaccord entre notre volonté et celle de Dieu. L'harmonie entre la volonté du créateur et celle de la créature, voilà l'état de choses normal et celui qui seul peut amener avec lui le bonheur; du moment que cet accord de volontés n'existe plus, l'ordre moral est renversé, la paix est troublée, il en résulte inévitablement des conséquences de malheur; et comme le créateur ne peut pas être atteint dans le bonheur ineffable dont il jouit, c'est la créature qui

est malheureuse. Le péché n'est pas autre chose que la destruction de cette harmonie entre nous et Dieu : de là toutes les conséquences fatales qu'il entraîne pour le pécheur. Pour que ces suites funestes du péché soient effacées, pour que l'homme pécheur puisse revenir à l'état de bonheur et de paix, il faut que sa volonté soit ramenée à l'harmonie, à l'unité avec la volonté de Dieu : c'est là le but de l'œuvre de Christ. Il faut être en paix avec Dieu pour être en paix avec soi-même. Travaillons donc de tous nos efforts à mettre notre volonté d'accord avec celle de Dieu ; c'est le seul moyen de posséder la paix, mais ce moyen est infaillible.

La volonté de Dieu se manifeste à notre égard de deux manières différentes : d'un côté par les événements de notre vie, qui dépendent de sa direction souveraine ; de l'autre par les lois morales qu'il nous a données. A ces deux égards, il nous faut travailler à identifier notre volonté avec celle de Dieu.

Il faut d'abord n'avoir qu'une même volonté avec Dieu pour ce qui concerne les événements de notre vie. Evidemment nous ne pouvons être en paix qu'autant que les événements concorderont avec nos désirs. S'il nous arrive une chose et que nous en désirions une autre, nous ne pouvons pas être heureux, nous ne pouvons pas être en paix. S'il dépendait de nous de diriger les circonstances de notre vie, nous pourrions chercher la paix en arrangeant les

événements au gré de nos désirs. Mais cette direction des événements ne dépend pas de nous : ils sont dispensés par un pouvoir suprême qui agit sans nous consulter. Nous ne pouvons ni assurer le succès de nos entreprises, ni empêcher la maladie de nous atteindre, ni prolonger d'un seul jour notre vie ou la vie d'un être bien-aimé. Il n'est donc qu'un seul moyen d'arriver à l'accord désiré : puisque nous ne pouvons pas régler les événements sur nos désirs, il faut régler nos désirs sur les événements ; il faut en venir, non pas seulement à recevoir avec résignation et comme un mal nécessaire, les épreuves de la vie, mais à aimer ces épreuves, à voir en elles un bien véritable, à pouvoir dire comme David : « il m'est bon d'être affligé ; » il faut percer par le regard de la foi la rude écorce qui enveloppe certains événements de notre vie, pour chercher sous un mal apparent et passager un bien véritable et éternel.

Pour cela, il faut d'abord nous pénétrer profondément de cette grande vérité que tous les événements de notre vie, sans en excepter un seul, petits ou grands, heureux ou malheureux, qu'ils soient amenés par la nature des choses ou qu'ils aient pour cause seconde la volonté humaine, sont l'expression de la volonté de Dieu. Dieu est partout : la même volonté souveraine et intelligente qui régit le cours des astres, intervient dans les plus minimes détails de notre vie. Rien n'arrive sans que Dieu ait dit : je le

veux ; non pas même la mort d'un passereau, ni la chute d'un cheveu de notre tête. N'accordons rien au hasard, cette puissance aveugle ; rien à la fatalité, cette puissance tyrannique et cruelle ; et quant à la volonté humaine, disons-nous bien qu'elle n'agit que sous le contrôle de la volonté divine, et dans les limites que celle-ci lui a tracées d'avance. Attribuons hardiment toutes choses à Dieu lui-même, ramenons-les immédiatement à sa direction souveraine, sachons voir constamment dans tout ce qui nous arrive la main de Dieu et la volonté de Dieu. Cette foi pratique dans la Providence sera déjà un élément de paix intérieure ; et il nous deviendra plus facile d'accepter les épreuves de la vie, quand à travers chacune de ces épreuves nous verrons Dieu.

Rappelons-nous ensuite que la volonté de Dieu est toujours « bonne, agréable et parfaite, » soit que nous le comprenions ou que nous ne le comprenions pas ; que cette volonté est toujours pleine d'amour à notre égard, et qu'elle ne peut avoir en vue que notre bien ; rappelons-nous que « toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu ; » que celui qui nous a donné Jésus a promis de nous donner avec lui « toutes choses ; » et qu'après une preuve d'amour aussi éclatante, aussi merveilleuse que le sacrifice de Jésus-Christ, tout ce que Dieu ordonne ou permet à notre égard ne peut être permis ou ordonné que dans des vues

d'amour. Comment notre volonté ne serait-elle pas conforme aux évènements de notre vie, même aux épreuves les plus douloureuses, si nous sommes persuadés que ces épreuves sont toujours l'expression de la volonté d'un père, d'un père plein de tendresse et de sollicitude pour ses enfants ? Peut-être nous ne comprenons pas encore comment ces épreuves pourront amener notre bien : mais qu'importe, si nous savons pourtant qu'elles sont un bien, et si nous avons confiance en l'amour de Dieu ?

Pour faciliter en nous cette heureuse disposition qui nous fait accepter en paix toutes les dispensations de Dieu dans le cours de notre vie, il faut aussi nous rappeler habituellement la brièveté de cette vie, et le peu de place qu'elle occupe dans notre existence éternelle. Ce n'est pas ici le lieu de notre repos ; la vie présente n'est pas notre véritable destination ; pour apprécier sainement les évènements de cette vie, il faut les envisager dans leur relation avec l'éternité ; ce qui semble un mal par rapport à la vie passagère de ce monde, peut être un bien excellent relativement à notre existence éternelle. « Notre légère affliction du temps présent, » dit saint Paul, « produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente, quand nous ne regardons point aux choses visibles, mais aux invisibles ; car les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles. » Quand nous serons recueillis

dans le port de l'éternité, de quel œil différent nous verrons alors les orages de la vie présente! que de choses, qui aujourd'hui nous semblent un mal, nous apparaîtront alors comme un bien précieux, parce qu'elles auront tourné à notre sanctification et à notre salut! Combien d'évènements, qu'aujourd'hui nous pouvons à peine accepter avec résignation, qui alors, quand nous en connaissons le but et les résultats, feront le sujet de nos plus vives actions de grâces! Efforçons-nous, mes frères, de nous transporter en esprit dans ces périodes de l'avenir, et de voir les choses dès à présent comme nous les verrons dans l'éternité. Alors il nous sera facile d'accepter les épreuves comme des biens; alors nous pourrons par la foi en rendre grâces dès à présent à notre Père céleste, comme nous lui en rendrons grâce dans le ciel quand nous en recueillerons les fruits.

Il est encore une disposition morale qui peut nous aider à recevoir en paix les épreuves de la vie, et sur laquelle je veux insister auprès de vous : c'est l'humilité, le sentiment habituel de notre misère morale et de notre indignité devant Dieu. L'orgueil est la source de bien des mécomptes et de bien des froissements pénibles, soit dans nos relations avec les hommes, soit dans celles que nous soutenons directement avec Dieu. Dans nos murmures, avoués ou secrets, contre la Providence, il y a toujours beaucoup d'orgueil. Murmurer contre les évènements

de la vie, c'est dire que Dieu ne nous traite pas avec justice, et que nous méritons mieux que ce qui nous est accordé. Si nous étions profondément pénétrés de notre indignité morale; si nous sentions réellement que nous ne méritons rien devant Dieu, sauf le châtement et la condamnation, alors nous ne serions pas étonnés des épreuves de la vie comme s'il nous arrivait quelque chose d'extraordinaire; nous reconnâtrions que Dieu ne nous châtie pas comme nous l'avons mérité, et que même en nous affligeant il nous épargne encore; nous le bénirions pour cet amour paternel qui éclate dans les épreuves qu'il nous envoie, non-seulement par le bien final qui doit en résulter, mais encore parce qu'elles sont infiniment légères auprès de ce qu'auraient mérité nos péchés.

L'humilité est particulièrement salutaire pour adoucir les épreuves qui nous arrivent par l'intermédiaire des hommes. Que de mécomptes amers, que de froissements douloureux nous rencontrons à chaque pas dans nos relations avec nos semblables, qui ont leur source dans l'amour-propre, et qui nous seraient épargnés si nous mettions en pratique ce précepte de l'apôtre : « que chacun, par humilité, estime les autres plus excellents que lui-même ! » Si nous étions disposés à croire, dans la sincérité de notre cœur, que les autres valent mieux que nous, nous ne serions pas froissés de nous les voir préférer; nous

trouverions tout naturel d'être mis dans telle ou telle occasion au-dessous d'eux. D'ailleurs le meilleur moyen d'être estimés des autres, c'est de n'avoir pas une haute opinion de nous-mêmes. Cette parole du sauveur : « celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé, » est profondément vraie, même dans le sens temporel. Les hommes ne peuvent pas souffrir les orgueilleux ; ils se plaisent à les humilier, à les froisser, à les remettre, comme on dit, à leur place. On aime au contraire à relever le mérite qui se cache, et à tirer les humbles de leur obscurité. Toutefois ce n'est point par un motif de ce genre, qui ne serait qu'un calcul d'orgueil, qu'il faut aimer et chercher l'humilité. Il faut l'aimer pour elle-même ; il faut chercher les positions humbles comme celles qui nous conviennent le mieux, et qui sont les plus favorables pour notre salut. Il faut nous mettre sincèrement à « la dernière place, » comme nous y invite le sauveur, et attendre que Dieu lui-même vienne nous dire quand il le jugera bon, soit par les événements de cette vie, soit par la délivrance finale : « mon ami, monte plus haut ! » Alors nous jouirons d'une paix que nul mécompte d'amour-propre ne pourra troubler.

Enfin, mes frères, pour conserver une paix solide, ne demandons pas à cette vie plus qu'elle ne peut nous donner ; n'attendons pas trop des hommes, ni des biens de la terre. Les biens de la terre ne sont pas les vrais trésors, ils ne peuvent satisfaire aux

besoins profonds de nos cœurs, ils trompent amèrement ceux qui cherchent là leur félicité. Sachons donc perdre sans trouble ces biens-là, qui ne sont périssables que parce qu'ils sont imparfaits, et attachons-nous aux biens invisibles, les seuls véritables, les seuls qui ne trompent jamais, et que rien ne peut nous enlever. Les hommes sont de pauvres pécheurs comme nous; ne leur demandons pas plus qu'ils ne peuvent donner; ne nous étonnons pas s'ils ne répondent pas toujours à notre attente, s'ils nous méconnaissent, s'ils nous contrarient, s'ils froissent notre cœur, s'ils répondent parfois à notre dévouement par l'indifférence ou même par l'ingratitude. Tout cela est naturel, nous devons nous y attendre et nous y préparer. J'ajoute que tout cela est bon pour nous, tout cela fait partie de notre éducation spirituelle, et nous rappelle que nous avons dans le ciel un ami qui ne trompe jamais notre confiance. Reposons-nous sur ce céleste ami, répandons notre cœur dans le sien, plaçons en lui seul notre bonheur, et nous jouirons d'une paix que ni les hommes ni les choses ne pourront troubler.

Mais la volonté de Dieu ne se manifeste pas seulement par les événements de notre vie : elle s'exprime aussi par les lois morales qu'il nous a données, soit en les révélant dans sa Parole, soit en les écrivant dans notre conscience. A cet égard encore, pour que

nous puissions goûter la paix intérieure, il faut que notre volonté soit rendue conforme à celle de Dieu ; et plus cette conformité sera parfaite, plus notre paix sera solide et profonde. Si nous remontons à l'origine du trouble moral, du malaise intérieur que nous éprouvons trop souvent, nous reconnaitrons presque toujours que ce trouble provient d'un défaut de fidélité, et d'une conscience qui n'est pas entièrement satisfaite. Rien ne trouble la paix intérieure comme le malaise de la conscience. C'est parce que nous avons rarement lieu d'être contents de nous-mêmes que nous sommes si souvent mécontents des évènements. Ce sont les reproches secrets de la conscience qui mêlent des gouttes de fiel dans la coupe de nos épreuves. Si nous étions toujours fidèles, si notre volonté était toujours d'accord avec la loi de Dieu, alors nous aurions au-dedans de nous une source intarissable de paix, d'une paix profonde et pure que les agitations ni les épreuves de la vie ne pourraient altérer. Il y a dans la seule pratique de la volonté divine, dans le seul témoignage d'une bonne conscience, indépendamment du bonheur à venir qu'elle nous assure, il y a dans l'accomplissement même du devoir une félicité ineffable, un délice intérieur qui est comme une réminiscence du paradis, et auquel rien ne peut être comparé. C'est là ce « festin continué qui est dans le cœur du juste, » selon la belle expression de la Parole de Dieu. C'était là, sans

doute, la pensée du Psalmiste lorsque en parlant des commandements de Dieu, il disait : « il y a un grand salaire dans leur observation ¹. » Il ne dit pas, remarquez-le bien, « à la suite » de leur observation, mais *dans* leur observation même ; il ne parle pas seulement des résultats heureux que l'accomplissement du devoir amène dans l'avenir, mais du bonheur qui se trouve dans l'acte même du devoir accompli. Cette pensée revient fréquemment sous diverses formes dans les psaumes du roi-prophète. Il déclare que « les commandements de Dieu réjouissent le cœur ; qu'ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin, et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel. » On sent qu'il parlait d'expérience, et que cet amour de la loi, cet amour de la règle et du devoir remplissait son cœur d'une joie excellente. « O combien j'aime ta loi ! » s'écrie-t-il : « c'est ce dont je m'entretiens tout le jour. Mon âme est tout embrasée de l'affection qu'elle a de tout temps pour tes ordonnances. Je prendrai mon plaisir dans tes commandements que j'ai aimés ; même j'étendrai mes mains vers tes commandements que j'ai aimés, et je m'entretiendrai de tes statuts. » Vous l'entendez : c'est de la loi qu'il parle, c'est la loi qu'il aime, ce sont les commandements de Dieu qui font sa joie : tandis que nous autres ,

¹ Ps. XIX.

faibles croyants, nous ne savons aimer que les promesses; il semble que la loi nous est à charge; nous ne goûtons pas cette saveur généreuse et salutaire qui est inhérente aux commandements de Dieu; nous trouvons bien de la douceur aux promesses de la grâce, mais nous ne dirions pas au Seigneur comme David : « ô que ta loi est douce à mon palais! elle est plus douce que le miel à ma bouche! » Et pourtant, il n'est pas un homme, à moins qu'il ne fût étranger à toute vie morale, qui ne connaisse par expérience, dans une certaine mesure, le bonheur qui se trouve dans l'accomplissement de la loi. Il n'est personne qui n'ait le sentiment intime que s'il était parfaitement fidèle à son devoir, si sa conscience lui rendait constamment un bon témoignage, si sa volonté était complètement conforme à la volonté de Dieu, il jouirait d'une paix parfaite, quels que fussent d'ailleurs les événements de sa vie.

Je vous recommande, mes frères, de rechercher la paix par cette voie-là. « Il y a une grande paix pour ceux qui aiment la loi de Dieu, et rien ne les peut renverser, » dit l'Écriture. Si vous ne jouissez pas de cette paix, il y a tout lieu de croire que cela provient d'un manque de fidélité. Descendez en vous-mêmes, interrogez avec soin votre conscience, cherchez sur quels points vous avez manqué à la sainte loi de Dieu, à cette loi spirituelle, qui ne veut pas régler seulement votre vie extérieure, mais votre plus

secrète pensée ; cherchez quelles sont les fautes dans lesquelles vous avez été entraînés, quels sont les devoirs que vous avez négligés, quelles sont les occasions de faire le bien que vous avez laissées passer sans en profiter ; humiliez-vous devant Dieu, confessez-lui vos péchés, demandez-lui pardon par le sang de Christ, et en même temps entrez franchement dans une voie nouvelle ; appelez à votre aide l'Esprit de Dieu qui vous est promis, et soutenus par cet auxiliaire tout-puissant qui ne vous manquera point, rejetez loin de vous le péché, prenez la résolution inébranlable de donner à Dieu tout votre cœur, de consacrer toute votre énergie à son service, de lui offrir « vos corps et vos âmes en sacrifice vivant et saint ; » identifiez votre volonté avec sa volonté, manifestée par les lois qu'il vous a données, n'essayez jamais de transiger avec votre conscience, « abstenez-vous de toute apparence de mal, » combattez le péché à tous ses degrés et sous toutes ses formes, attachez-vous à ne jamais négliger volontairement un seul devoir, placez votre bonheur dans le devoir même : faites-vous ainsi un bonheur indépendant de toutes les circonstances extérieures, de tous les événements heureux ou malheureux, un bonheur que vous porterez avec vous partout et avec lequel vous pourrez braver l'avenir quel qu'il soit ; un bonheur que nulle puissance au monde, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer ne pourra jamais arracher de

votre cœur. Alors vous connaîtrez la vérité de cette parole de l'Écriture : « c'est une joie pour le juste de faire ce qui est droit ; » alors vous goûterez dans sa plénitude cette paix de Jésus qu'il a promise à ses disciples, et dans leur personne à tous ses rachetés.

Je dis la paix de Jésus. N'oubliez pas, en effet — j'ai à cœur de vous le rappeler en terminant — que cette paix vient de Jésus et de lui seul. Il est impossible d'y arriver par une autre voie que la foi en Jésus, en Jésus crucifié, comme le témoignent ces belles paroles d'un de nos cantiques favoris :

Je veux t'aimer, c'est le vœu de ma vie,
 Le besoin de mon cœur.
 Mais pour t'aimer que jamais je n'oublie
 Le sang du rédempteur !

Pour goûter la paix, vous l'avez vu, mes frères, il faut qu'en toutes choses votre volonté soit rendue conforme à celle de Dieu. Mais pour conformer votre volonté à celle de Dieu, il faut aimer Dieu : et l'amour de Dieu ne s'apprend qu'en Jésus-Christ ; l'amour de Dieu ne s'apprend qu'au pied de cette croix sur laquelle il nous a aimés le premier en se livrant pour nous. Aussi est-ce au moment où il allait mourir que Jésus a promis sa paix à ses disciples, parce que cette paix devait être le fruit de sa mort. Approchez-vous donc par la foi de cette croix sur laquelle Jésus a donné sa vie pour vous ; apprenez à

aimer à votre tour de toutes les puissances de votre
âme celui qui vous a aimés jusqu'à la croix, et soyez
certains que le secret de la paix se trouvera pour
vous dans l'amour. Amen.

Mars 1856.
